

NOTES BIBLIQUES & PREDICATIONS

15 février 2009

Pasteur Jean-Jacques
Müller

Texte :

1 Corinthiens 10,31-11,1

Notes bibliques

1. La section sur les idolothytes (8,1-11,1)

Sous la forme d'une exhortation adressée aux Corinthiens, notre péricope constitue la conclusion du long développement sur la question de la consommation des idolothytes (du grec « eidôlothutos » = viande provenant de sacrifices païens, soit disponible sur les marchés, soit servie lors de repas publics ou privés ; le terme se trouve, en dehors de 1 Co 8-10, encore en Actes 15,29 et Apocalypse 2,14-20). Cette conclusion, dans laquelle Paul se présente comme un exemple à imiter dans la mesure où lui-même imite le Christ, est une péroraison, c'est-à-dire une fin de discours qui récapitule le contenu de ce discours, tout en l'amplifiant et en le généralisant.

La cohérence et l'unité du développement posent problème. En 8,1-13 et 10,23-11,1, Paul exhorte les « forts », qui ont la connaissance, à mettre une limite à leur liberté par égard pour les « faibles », en s'abstenant de manger des viandes provenant de sacrifices païens. En 10,1-22, il condamne carrément comme idolâtrie la participation à des repas païens où sont servies des viandes sacrifiées, en prenant les « pères du désert » comme contre-exemples ; cette participation est une communion avec les démons, incompatible avec la communion avec le Christ. Au chapitre 9, la question des viandes disparaît ; Paul y défend sa manière d'exercer l'apostolat. On peut certes voir dans cette digression une tentative de l'apôtre de se donner en exemple aux Corinthiens qui sont divisés sur la question des idolothytes, mais cette question ne transparaît nulle part dans les propos de Paul relatifs à son apostolat, qui, comme le note C. Senft, sont plus proches de 2 Co 11,7-12 que de 1 Co 8 à 10. Alors qu'en 8,1-13 et 10,23-11,1 Paul se situe plutôt du côté des « forts », en 10,1-22, il les combat. L'argumentation est différente dans les deux parties et les passages de l'une à l'autre sont abrupts ; là Paul réfléchit sur la liberté et fait intervenir la notion de conscience, ici le thème est celui de la communion sacramentelle et de son caractère exclusif.

Les exégètes ont tenté de rendre compte diversement du manque de cohérence qui affecte, bien qu'elle ne soit pas dépourvue d'une certaine unité, la section sur la consommation des viandes sacrifiées en



1 Co 8,1-11,1. D'après H. Conzelmann, les tensions et les incohérences de cette section seraient dues au fait que Paul aurait été embarrassé face à une situation inédite, il n'a apparemment pas connaissance du décret apostolique censé interdire la consommation d'idolothytes (Actes 15,19), il hésite quant aux arguments à mettre en œuvre. Dans Romains 14,1-15,13, écrit un peu plus tard, Paul répond avec davantage de maîtrise et de cohérence au même problème. H. Conzelmann s'en tient cependant à un *non liquet* face à l'interruption que représente le chapitre 9.

C. Senft tranche le problème des incohérences en 1 Co 8,1-11,1 de la manière suivante : « Dans les chapitres 8-10 sont donc vraisemblablement combinés des éléments tirés de deux, voire de trois lettres différentes ». Selon lui, nous aurions trois éléments bien distincts qu'un rédacteur aurait combiné en rassemblant plusieurs lettres de Paul :

1^{er} élément : 9,24-10,22

2^{ème} élément : 8,1-13 + 9,19-23 + 10,23-11,1

3^{ème} élément : 9,1-18

Pour C. Jacon par contre, 1 Co 8,1-11,1 s'avère être une unité cohérente, sous-tendue par une argumentation rigoureuse, si on tient compte du fait que Paul s'est inspiré, en rédigeant cette section, des règles de la rhétorique antique. En 8,11 après avoir rapidement décrit la situation à Corinthe (le problème des viandes sacrifiées aux idoles, tous se prévalent de posséder la connaissance), Paul résume sa position face à cette situation dans la proposition : « la connaissance enfle, mais l'amour édifie ». C'est essentiellement cette proposition qu'il va expliciter et démontrer par des arguments divers, éthiques, théologiques, ecclésiaux, dans la *probatio* (démonstration) en 8,7-10,30. Dans une première partie (8,7-9,27), il réfute le point de vue de ceux qui affirment : nous avons la connaissance, nous sommes libres.

Dans la mesure où les comportements résultant de ce point de vue peuvent blesser ou choquer la conscience de certains frères, il s'agit d'un péché contre le Christ lui-même (8,12). Pour appuyer cet argument, Paul renvoie, en soulignant d'abord son autorité apostolique auprès des Corinthiens, à son propre comportement (en 8,13-9,27 nous avons le pronom personnel « je ») : je limite volontiers, même si certains m'en font la critique, la liberté et les droits qui sont liés à mon apostolat, afin de ne pas être un obstacle à l'Évangile et au salut du frère quel qu'il soit.

« La présence du chapitre 9 au sein de cet ensemble -écrit C. Jacon- n'apparaît plus comme un corps étranger mais acquiert tout son sens : Paul s'adresse à une critique corinthienne concernant la liberté qu'il prend dans son ministère pour les convaincre qu'il faut savoir renoncer à certains droits par égard pour l'autre ». Après avoir réfuté la position des « forts » (ceux qui déclarent : « nous avons la connaissance »), Paul avance, en 10,1-30, ses propres arguments à propos de la question des idolothytes. Cette *confirmatio* se fait en 3 temps : d'abord au travers d'une typologie (10,1-13) dans laquelle les pères sont donnés en contre-exemples pour avoir commis le péché d'idolâtrie, puis par une rude injonction : « fuyez l'idolâtrie » (10,14-22) où il est montré que la « participation aux repas païens est une idolâtrie car elle met en jeu la relation Dieu/homme » et enfin dans un troisième temps (10,23-30) où Paul se met dans la peau des « forts » qui disent non sans raison être libres (cf. 6,12ss) : relève justement de la liberté qui consiste à user des biens terrestres avec action de grâce le fait de mettre cette liberté au service de l'édification et de l'amour. Il ne s'agit pas d'imposer une loi aux « forts », de contraindre leur conscience, mais de comprendre et de vivre pleinement la liberté chrétienne.

2. Commentaire de 1 Co 10,31-11,1

« Soit donc que vous mangiez, soit que vous buviez, quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu » : l'exhortation du v.31 pourrait n'être, à cause de sa généralité, qu'une belle formule édifiante, un peu vague et

creuse. Que signifie « faites tout pour la gloire de Dieu » ? Ce sont les liens avec ce qui précède (marqué par « donc ») et avec le v.32 qui suit qui donnent à cette exhortation un sens et un contenu plus précis. Il s'agit en fait, à partir de l'exemple des idolâtres, de dire ce en quoi consiste l'exercice de la liberté dans tous les domaines de la vie et de l'action. La liberté consiste d'une part à recevoir de Dieu tous les biens et à en faire usage avec action de grâce sans restriction aucune, sans qu'aucune contrainte ne pèse sur la conscience : au v.30, en lien avec les viandes sacrifiées, Paul disait de lui-même « Si je prends de la nourriture en rendant grâce, pourquoi serais-je blâmé pour ce dont je rends grâce ? » ; au v.31 il élargit à tous les domaines de la vie en exhortant les Corinthiens : « faites tout pour la gloire de Dieu », c'est-à-dire en reconnaissant en lui l'auteur de tous les biens et en le louant pour ses dons.

Si Paul associe ici la gloire à Dieu et à son œuvre, il l'associe aussi ailleurs au Christ (« C'est lui-même (Dieu) qui a brillé dans nos cœurs pour faire resplendir la connaissance de sa gloire qui rayonne sur le visage du Christ », 2 Co 4,6 ; voir aussi 1 Co 10,2,8) et même aux croyants que Dieu destine en Christ à avoir part à sa gloire (1 Co 2,7 ; 15,43).

D'autre part, « l'exercice de la liberté doit être conditionné par l'amour » (J.D.G. Dunn), pour ne pas être un obstacle au salut du frère, une occasion de chute pour lui, mais pour contribuer à son édification et à celle de l'Église : après avoir en 9,19-23 rappelé son attitude à l'égard de tous (« je me suis fait tout à tous pour en sauver sûrement quelques-uns », 9,22), Paul exhorte en 10,32 les Corinthiens à faire de même. Ainsi, pour Paul, la liberté ne réside pas d'abord dans l'autonomie d'un sujet, d'une volonté, qui se donne ses buts et ses lois, mais elle se vit et s'exerce dans une tension dynamique entre deux pôles : agir en tout en vue de la gloire de Dieu et agir par égard pour autrui pour qui Christ est mort (8,12). « La liberté est expliquée dans un style typiquement paulinien : son critère m'est extérieur. Il est objectif et historique à la fois : la gloire de Dieu » (H. Conzelmann). En 10,33, Paul répète et résume ce qu'il avait décrit plus longuement en 9,19-23 mais en soulignant qu'il privilégie l'avantage d'un grand nombre à son avantage personnel (*sumphoron* : ce qui est utile, avantageux à quelqu'un, ici ce qui favorise le salut). « L'utile est déterminé par une proposition finale : le salut » (H. Conzelmann). Paul prépare ainsi l'affirmation finale de 11,1 où, dans un saisissant raccourci qui ramène tout au Christ, il exhorte les Corinthiens à l'imiter, parce qu'en l'imitant ils imitent le Christ : au « comme » (*kathos*) de 10,33 qui unissait les Corinthiens à Paul succède le « comme » de 11,1 qui unit Paul au Christ. Mais quel sens faut-il donner ici à l'imitation : imitation de Paul, imitation du Christ ?

Le vocabulaire et le thème de l'imitation apparaissent plusieurs fois dans les épîtres de Paul.

En 1 Thessaloniens 1,6 : « vous nous avez imités, nous et le Seigneur, accueillant la Parole en pleine détresse... »

En 1 Thessaloniens 2,14 : "vous avez imité les Églises de Dieu qui sont en Judée, dans le Christ Jésus, puisque vous aussi avez souffert... "

En 1 Corinthiens 4,15-16 : « En effet quand vous auriez dix mille pédagogues en Christ, vous n'avez pas plusieurs pères. C'est moi qui, par l'Évangile, vous ai engendrés en Jésus-Christ. Je vous exhorte donc : soyez mes imitateurs. »

En 1 Corinthiens 11,1 : « Soyez mes imitateurs comme je le suis moi-même du Christ. »

En Philippiens 3,17 : « Tous ensemble, imitez-moi, frères, et fixez votre regard sur ceux qui se conduisent suivant l'exemple que vous avez en nous. »

En Galates 4,12 : « Comportez-vous comme moi, puisque je suis devenu comme vous, frères, je vous en prie. »

Renvoyant à la représentation d'un monde hiérarchisé, l'imitation dans l'Antiquité relevait de la relation du maître à ses disciples, dans la mesure où le maître ne transmettait pas seulement un savoir mais aussi un mode

de vie, des vertus à mettre en pratique. L'imitation servait à conforter à la fois l'autorité du maître et l'unité du groupe de ses disciples. Ces traits sont à l'arrière-plan des exhortations de Paul appelant les membres des Églises qu'il a fondées à l'imiter, surtout dans le contexte corinthien où son autorité est assez malmenée. Mais, comme le note H. Conzelmann, l'appel à l'imitation est aussi paradoxal chez Paul. Ce dernier est un modèle à imiter dans la mesure où il n'est rien, où il souffre, où il est méprisé. Il ne s'agit pas là de qualités ou d'expériences psychologiques, mais d'un trait caractéristique de l'apostolat (si l'imitation concerne Paul personnellement, elle le concerne pourtant en tant qu'il appartient au groupe des apôtres) qui doit être transparent à la vie et à la gloire qui viennent du Crucifié.

A propos de l'imitation du Christ, P. Nicolet écrit : « Imiter le Christ, ce n'est donc pas considérer ce dernier comme un modèle à imiter, ce n'est pas souffrir parce qu'il souffre, ce n'est pas s'humilier parce qu'il est humilié, mais c'est vivre de la vie qu'il a inaugurée par son abaissement et par sa mort sur la croix : c'est vivre « en Christ » ou laisser vivre « Christ en soi ». Par là le croyant n'est pas rendu identique au Christ, mais son existence est déterminée eschatologiquement par le Christ. »

H. Conzelmann : « L' *imitatio Christi* n'est pas orientée à la personne du Jésus historique, mais -dans le sens de Ph 2, 6ss- à l'œuvre du salut. »

3. L'arrière-plan social de 1 Corinthiens 8,1-11,1

En évoquant les tensions entre les membres de l'Église de Corinthe à propos de la participation à des repas privés ou publics où sont servis des idolothytes, la section 1 Co 8,1-11,1 a nécessairement un arrière-plan social. « Les repas représentent une forme importante de la communication sociale, les habitudes de table sont souvent conditionnées socialement », écrit G. Theissen. Mais en intervenant dans ce problème, au travers de sa lettre, Paul lui-même joue un rôle social : « La première Épître aux Thessaloniens est elle-même un fait social, elle témoigne d'une communication entre Paul et la communauté », écrit encore G. Theissen. Ce dernier tente d'identifier socialement les « forts » et les « faibles » dans l'Église de Corinthe. Observant que les « faibles » peuvent être aussi bien d'anciens Juifs qui éprouvent une profonde aversion à l'égard des idolothytes que d'anciens païens qui ont renoncé, en devenant chrétiens, aux viandes sacrifiées, mais qui sont toujours tentés d'en consommer, G. Theissen estime que ces « faibles » sont surtout définis par leur appartenance à une couche sociale inférieure (1 Co 1,26). Ils n'ont l'occasion de manger de la viande qu'aux cérémonies et aux repas publics : c'est cette participation plus que la participation à des repas privés qui fait surtout problème. Il y a des témoins et le risque de manger des idolothytes, donc de commettre le péché d'idolâtrie qui souille la conscience, y est plus grand.

Les « forts » sont des chrétiens appartenant à la couche sociale supérieure, qui est aussi plus cultivée. Ayant la « connaissance », ils considèrent que les idoles et les idolothytes ne sont rien ; ils participent donc sans scrupules aux repas et aux autres manifestations publiques. Indépendamment de ses convictions théologiques, Paul, selon G. Theissen, fait preuve de « patriarcalisme de l'amour » en exhortant les « forts » à avoir des égards pour les « faibles » : « Ce patriarcalisme de l'amour laisse subsister les inégalités sociales, mais leur insufflé un esprit d'égards, de respect et de sollicitude pour la personne. Ces égards pour la conscience d'autrui, même si elle est « faible » et obéit à des normes dépassées, constituent indubitablement l'un des traits les plus sympathiques de ce patriarcalisme de l'amour. »

D'après J.D.G. Dunn, Paul appellerait plutôt les Corinthiens à développer le sens de la responsabilité en mettant en sourdine leurs convictions personnelles. Ce sens de la responsabilité est indispensable autant pour l'édification interne de l'Église que dans les relations que les chrétiens entretiennent dans la société ambiante. Les convictions théologiques doivent s'accommoder d'un certain pragmatisme social.

Bibliographie

Hans Conzelmann, *Der erste Brief an die Korinther*, Vandenhoeck u. Ruprecht, Göttingen, 1969.

Christophe Senft, *La première épître de Saint Paul aux Corinthiens*, Labor et Fides, Genève, 1990².

Christophe Jacon, *La sagesse du discours. Analyse rhétorique et épistolaire de 1 Corinthiens*, Labor et Fides, Genève, 2006.

Philippe Nicolet, « Le concept d'imitation de l'apôtre dans la correspondance paulinienne » dans Andreas Dettwiller, Jean-Daniel Kaestli et Daniel Marguerat (éd.), *Paul, une théologie en construction*, Labor et Fides, Genève, 2004, p. 393-415.

Gerd Theissen, « Les forts et les faibles à Corinthe. Analyse sociologique d'un conflit théologique » dans G. Theissen, *Histoire sociale du christianisme primitif*, Labor et Fides, Genève, 1996.

James D.G. Dunn, *The Theology of Paul, the Apostle*, Eerdmans, Cambridge, 1998.

Luther, *Oeuvres 1* (Bibliothèque de la Pleiade), Gallimard, Paris, 1999.

Prédication

« Soit donc que vous mangiez, soit que vous buviez, quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu ». Dans sa généralité et prise isolément, cette exhortation de l'apôtre Paul ressemble à une belle parole édifiante qui n'éveillera chez l'un qu'un vague sentiment de pitié, alors qu'elle peut signifier pour un autre une vie dans laquelle Dieu tient une place centrale. Il s'agit donc de ne pas en rester à la belle parole édifiante, mais de se demander : que veut dire vivre avec ces mots de l'apôtre ? Que veut dire tout faire pour la gloire de Dieu ?

Paul ne nous dit pas ce que nous devons manger ou boire, ni ce que nous ne devons pas manger ou boire ; il ne nous dit pas non plus ce que nous devons faire ou ne pas faire. Les choses seraient peut-être plus simples et plus claires s'il en était ainsi.

Son exhortation concerne moins ce que nous faisons que la disposition, l'état d'esprit avec lequel nous le faisons : pour la gloire de Dieu. C'est là le critère qui doit éclairer notre liberté et notre volonté, guider notre action, notre engagement ou notre résistance.

Dans la mesure où Paul ne considère plus la loi mosaïque comme la norme qui régit la vie de celles et ceux que la foi en Christ rassemble au sein de l'Église, il est pour ainsi dire dans l'obligation de jeter les bases d'une nouvelle éthique qui régit la vie et les relations des chrétiens aussi bien dans l'Église que dans la société, sachant que vie sociale et cultes païens s'interpénètrent largement. Mais les chrétiens doivent-ils pour autant se retirer de la vie sociale pour préserver leur identité, pour éviter tout risque d'idolâtrie ?

Paul et les premières communautés chrétiennes étaient affrontés à un défi de taille dans lequel leur identité et leur unité étaient en jeu, ainsi que leur projet missionnaire. Dans la mesure où l'Évangile de Jésus-Christ était un message libérateur, il s'agissait aussi de définir concrètement la liberté du chrétien, en tant que membre de l'Église et de la société, marqué par son passé de Juif ou de païen, par son histoire d'esclave ou de citoyen libre. Il y eut des tâtonnements et des débats, voire des crises et des conflits au sein des Églises, dont des échos nous sont parvenus dans les épîtres de Paul et les Actes des Apôtres.

Il n'est pas inutile de rappeler les faits qui ont suscité la réaction et l'exhortation de Paul et que lui-même rappelle assez longuement dans les chapitres qui précèdent notre passage. A l'image de la population très bigarrée de la ville de Corinthe, les chrétiens qui formaient la jeune Église de cette ville avaient des origines sociales, culturelles et religieuses très diverses. Leur conversion et leur adhésion à l'Évangile de Jésus-Christ, suite à la prédication missionnaire de Paul et de ses collaborateurs, avaient créé à la fois une rupture avec le milieu d'origine et le mode de vie antérieur et un lien très fort entre celles et ceux qui professaient la même foi au Christ. Ils restaient cependant marqués par leurs habitudes antérieures et vivaient toujours dans le même milieu, en fréquentant les mêmes personnes et les mêmes lieux, les marchés et les manifestations publiques par exemple. Cela ne pouvait pas ne pas donner lieu à des cas de conscience, à des choix douloureux, à des divergences aussi quant à l'attitude à adopter. La foi et la conscience de ces nouveaux chrétiens étaient soumises à de rudes tensions. Cette tension était particulièrement exacerbée face à la question : un chrétien peut-il acheter au marché des viandes provenant de sacrifices consacrés à des dieux païens ou participer à des repas publics ou privés où de telles viandes sont servies. Toute la vie sociale du chrétien était engagée dans cette question, qui en même temps s'adressait à sa foi en Dieu et en Christ. Le fait de consommer des viandes provenant de sacrifices païens est-il indifférent au regard de la foi comme certains l'affirment puisque les dieux païens n'existent pas et qu'un aliment ne peut pas souiller un être humain ? Ou au contraire est-ce un acte d'idolâtrie qui souille la conscience du chrétien, comme d'autres le soutiennent ?

Pour nous, le problème ne se pose plus et nous avons même du mal à l'imaginer, mais les chrétiens de Corinthe, qu'ils fussent d'origine juive ou païenne, étaient profondément troublés par ces viandes qui avaient pour eux une valeur symbolique, à la fois sociale et religieuse. Nous savons que l'assemblée, évoquée au chapitre 15 du livre des Actes, réunissant les responsables des Eglises de Jérusalem et d'Antioche, entre autres Pierre, Jacques, Paul, Barnabas et Silas, a interdit la consommation des viandes sacrifiées aux dieux païens. Cette assemblée a promulgué le décret suivant : « L'Esprit Saint et nous-mêmes, nous avons en effet décidé de ne vous imposer aucune autre charge que ces exigences inévitables : vous abstenir des viandes de sacrifices païens, du sang des animaux étouffés et de l'immoralité. Si vous évitez tout cela avec soin, vous aurez bien agi. Adieu ! »

Au moment où il écrit aux Corinthiens, Paul ne semble pas avoir connaissance de ce décret ; en tout cas il ne s'y reporte pas. Peut-être préfère-t-il en appeler à la conscience de chacun, plutôt que de rappeler une décision ecclésiale ? La réponse de Paul à la question qui agite les chrétiens et l'Église de Corinthe tient dans cette phrase qu'il va longuement expliquer : « La connaissance enfle, mais l'amour édifie. » La connaissance, c'est la connaissance qu'« il n'y a qu'un seul Dieu, le Père, de qui tout vient et vers qui nous allons, et un seul Seigneur, Jésus-Christ, par qui tout existe et par qui nous sommes ». Plus loin, Paul cite le Psaume 24 : « La terre et tout ce qu'elle contient sont au Seigneur ». Cette connaissance est pour le chrétien la source d'une grande liberté dans l'usage des biens terrestres, liberté qui se vit et se manifeste dans la louange, dans l'action de grâce, dans la reconnaissance de Dieu, de son œuvre et de sa sollicitude pour les humains. Mais à elle seule, cette connaissance ne peut guider le chrétien ; il ne peut pas s'en prévaloir pour défendre son attitude quand elle heurte ou blesse autrui : la connaissance est inséparable de l'amour qui est plein d'égard pour la personne d'autrui, même si la connaissance lui fait défaut.

Cela ne signifie pas qu'il faut laisser les préjugés et l'étroitesse d'esprit régir la vie de l'Église et être la règle pour tous. Si Paul insiste sur l'amour, c'est sans doute qu'à Corinthe les chrétiens se prévalaient surtout de leur connaissance.

C'est dans la relation du chrétien avec le Christ, relation anticipée dans la communion sacramentelle, que la tension entre connaissance et amour trouve son point d'équilibre et que la liberté chrétienne prend pleinement son sens. En Christ, le chrétien est à la fois libre de tout et serviteur de tous. Luther a défini cette liberté au début de son traité « De la liberté du chrétien » en ces termes :

« Pour que nous puissions bien connaître ce qu'est un chrétien et savoir ce qu'il en est de la liberté que le Christ lui a acquise et donnée et dont saint Paul parle abondamment, je veux poser ces deux thèses :

Le chrétien est un libre seigneur sur toutes choses et il n'est soumis à personne.

Le chrétien est un serviteur obéissant en toutes choses et il est soumis à tout un chacun. »

Coordination nationale Evangélisation – Formation

Église protestante unie de France

47 rue de Clichy

75009 Paris

evangelisation-formation@eglise-protestante-unie.fr